

CHAPITRE 1

*États confédérés, district Nord de la Californie,
septembre 2032*

— Putain de temps! Ça tombe comme vache qui pisse!

La pluie se déversait, semblable à un tonneau qui se vide, en crépitant sur un sol saturé d'eau. Les énormes gouttes s'écrasaient avec une régularité effrayante, martelant la terre à défaut de pouvoir y pénétrer. Les deux hommes avançaient dans la boue, pataugeant gauchement en essayant de garder leur équilibre. Celui qui maugréait sans cesse recommença à ronchonner.

— Bordel! En plus, ça glisse! Manquerait plus qu'on tombe là-dedans. Regarde-moi cette merde!

Le second haussa les épaules avec lassitude.

— Arrête un peu de te plaindre. Ça sert à rien et, en plus, tu m'énerves. Allez, tais-toi et fais gaffe de ne pas enliser le container; on est presque arrivés au silo.

Ils redoublèrent d'attention et parvinrent à conduire sans encombre leur chariot électrique jusque devant la construction. À peine arrivé, Norman recommença ses jérémiades.

— Tu vas pas me dire qu'il ne faut pas être tordu pour avoir installé l'incinérateur dans cet endroit du parc, non?

— Tu pensais pas qu'ils l'auraient mis au bord de la route, par hasard?

— Non, mais, depuis le temps, ils auraient au moins pu empêtrer l'accès. Chaque fois, c'est pareil.

— Je ne vois pas de quoi tu te plains. On a un boulot peinard et bien payé. D'accord, on se mouille, mais, mouillé pour mouillé, je préfère encore l'être les poches pleines.

Norman se tut, dépassé par la logique de son acolyte. Cela faisait des années qu'il venait là accomplir cette tâche qui le rebutait; pourtant il n'aurait pas cédé facilement sa place. S'il se plaignait, c'était en vérité plus par habitude que par conviction et le dégoût que lui inspirait son travail était en fait tout relatif. Il promenait sa silhouette dégingandée avec un éternel air désabusé qui semblait signifier: «De toute façon, je m'en fous.»

Ross était plus petit que son collègue, mais sa silhouette trapue s'adaptait mieux au milieu semi-aquatique dans lequel ils barbotaient. Plus massif, il paraissait avoir l'assurance qui manquait à l'autre et, des deux, il était certainement celui qui prenait les aléas et les quelques désagréments de leur «métier» avec le plus de philosophie.

— Et voilà, on est sortis de la gadoue, dit-il. On va pouvoir s'amuser.

— Parce que t'appelles ça t'amuser, toi!

— Bien sûr! Et ne me dis pas que ça te fait pas marquer, toi aussi, de les voir se tordre.

Norman laissa échapper un glouissement.

— C'est sûr que...

— Je le savais bien! Y a qu'à voir ta tête quand ils grillent.

— T'exagères.

— À peine.

Il continuait de pleuvoir sans répit. Depuis des mois, le ciel versait des larmes, inondant le pays sous une mousson inquiétante. Détrempées et alourdies, les branches des arbres ployaient tristement en regardant vers le

sol gorgé d'eau. Nimbée d'une brume persistante, la pluie dégoulinait et déposait sans discontinuer un voile humide et poisseux sur toutes choses.

Autour des deux convoyeurs, le parc exhalait des senteurs lourdes où prédominaient des odeurs de moisissures. Peu à peu, les mousses envahissaient certains végétaux qui commençaient à pourrir. Un peu plus loin, une haie de buis luisait et rappelait l'atmosphère des vieux cimetières; comme dans ce genre d'endroit, une fragrance indéfinie et pesante rappelait la mort.

Norman leva la tête et scruta vainement les nuages gris à la recherche d'une éclaircie.

— On dirait qu'il va pleuvoir encore pendant des années. Je me demande où va toute cette flotte.

— Ben, dans l'océan, pardи! Quoi qu'il arrive, la flotte retourne toujours à la flotte. Ça a toujours été comme ça. Y a pas de raison que ça change. Allez, on décharge!

Ils conduisirent le véhicule télécommandé vers l'entrée d'une construction en bois et l'arrêtèrent exactement à sa place habituelle. Là, les deux hommes et leur chargement étaient à l'abri sous un auvent en tôle recouvert de lierres et surplombant le silo qui, perdu au milieu de la végétation, était pratiquement invisible vu d'une quinzaine de mètres.

Ross s'approcha du container motorisé et en fit glisser le couvercle au moyen de sa télécommande, découvrant une bâche plastifiée. Il en rabattit les deux pans et, d'un air blasé, regarda distraitemen t à l'intérieur avant d'ajouter avec indifférence :

— Celui-là, ils l'ont bien découpé. Il en reste pas grand-chose.

Norman ouvrit la porte basse et activa la minuterie qui éclairait l'étroit réduit au centre duquel trônait l'incinérateur. Il entendait distinctement le roulement de

l'eau qui ruisselait sur les tôles, à l'extérieur. Le crépitement des gouttes sur le métal ressemblait à une obsédante litanie qui paraissait ne jamais vouloir s'éteindre.

Ce bruit qui martelait ses tympans l'exaspérait, mais à quoi bon s'en plaindre? Les météorologues l'avaient annoncé et cela s'était produit; ils prédisaient un changement climatique sans précédent qui noierait tout le pays sous des trombes d'eau. Il pensa que c'était bien beau de l'avoir prévu, mais qu'à présent personne ne savait dire quand le déluge s'arrêterait. Il resta quelques secondes ainsi, indolent et passif, à écouter cette musique éternelle issue du fond des âges.

Ross le ramena aux obligations du moment.

— Oh! Tu rêves? Viens m'aider à le porter à l'intérieur. Je vais pas charger le paquet tout seul!

À deux, ils prirent le corps et le transportèrent jusqu'à la trappe en prenant soin de ne pas trop le secouer. Ross se souvint en souriant d'une fois précédente où l'un des colis s'était cassé en plusieurs morceaux. Sur l'instant, cela les avait fait rire, sauf qu'ensuite il avait fallu ramasser les restes, et là, l'affaire s'était avérée moins drôle.

Il commenta d'un air presque satisfait:

— Au moins il n'y a pas de sang. C'est déjà ça.

Toujours aussi bougon, l'autre répliqua:

— Encore heureux! Manquerait plus qu'il faille tout nettoyer.

Ils se concertèrent d'un coup d'œil, puis, d'un même geste, ils soulevèrent le petit cadavre et le jetèrent dans le trou sombre. Ross referma le volet étanche et actionna la programmation qui commandait le système de chauffe, tandis que Norman se collait à la vitre pour jouir du spectacle.

Aussitôt, des flammes jaillirent et illuminèrent l'intérieur de l'incinérateur. Elles étaient d'une belle couleur dorée et dansaient une sarabande dantesque autour du

corps qu'elles commençaient à dévorer. Ce qui restait de ses membres se souleva, exactement comme si le mort essayait de se lever pour échapper à sa crémation. Sa tête tourna et sa bouche s'ouvrit légèrement sur un rictus étrange, presque ironique, comme s'il essayait de parler. Le feu qui le détruisait lui redonnait, l'espace d'un instant, une étincelle de vie. Norman gloussa.

— Putain! De les voir s'agiter me fait chaque fois le même effet. On dirait vraiment qu'ils sont toujours vivants. Regarde celui-ci comme il se tortille.

- Tu vois bien que le spectacle te plaît.
- Je me demande...
- Quoi?
- Quel goût ils peuvent avoir.
- Tu déconnes?
- Mais oui, je plaisante.

Ross regarda Norman d'un air dubitatif, car il n'était pas certain qu'il s'agissait réellement d'une plaisanterie. Il ne releva pas la remarque et songea que, après tout, ce n'était pas ses affaires. Si ce boulot n'exigeait qu'un minimum d'états d'âme, il demandait en revanche beaucoup de discrétion.

L'incinération ne dura pas plus de quelques minutes. La soufflerie ultramoderne qui équipait les brûleurs activait la combustion et permettait un gain de temps important. Après que les chairs eurent éclaté sous l'effet de la chaleur, le corps ne ressembla plus qu'à un morceau de charbon de bois craquelé et méconnaisable. Encore quelques secondes et cet amas noir se transformerait définitivement.

Ross se demandait toujours comment un corps carbonisé et d'une noirceur totale pouvait ensuite se réduire à des cendres presque blanches. Cette opposition des couleurs ne cessait de l'étonner. Il constata avec une moue admirative :

— Tu te rends compte si les nazis avaient eu des engins comme celui-là, au siècle dernier? Ils auraient quintuplé leur rendement.

Pragmatique, Norman acquiesça :

— Eh oui, encore un effet du progrès. En cent ans, il s'en est passé, des choses. En tout cas, ses performances ne l'empêchent pas de tomber quand même en panne, cette foutue machine. Tu te souviens de cette fois-là?

Ross hocha la tête et laissa tomber, l'air assuré :

— Ouais, un sacré bazar. Heureusement qu'on a trouvé rapidement une solution de remplacement.

Norman renouvela ses doutes avec une grimace.

— Tu parles d'une solution! On n'aurait jamais dû se débarrasser des colis de cette façon. À l'époque, je te l'ai assez répété.

— On en a déjà discuté suffisamment, il n'y avait aucun risque. L'endroit était désert et éloigné de tout. C'était en plein champ, rappelle-toi. De toute façon, ça fait des mois et des mois, maintenant. Qui peut s'en souvenir? Et puis, ces derniers temps, avec toute cette flotte, la zone a dû devenir un vrai bourbier; il ne reste certainement plus rien.

— N'empêche...

— Quoi?

— On aurait dû prévenir.

— Tu plaisantes? Je te rappelle qu'on était responsables de l'entretien régulier de l'incinérateur et du remplacement des brûleurs, ce qu'on n'avait pas fait. On a même eu de la chance que j'aie pu trouver des pièces neuves et réparer la panne en quelques jours. En parler à Floss, c'était avouer notre négligence. J'ai pas envie de perdre mon boulot. Et toi?

— Pas plus.

— Alors, la discussion est close.

Norman soupira et demanda d'une voix résignée :

— On vide les cendres maintenant ou on attend la prochaine fois?

— Non, on peut attendre encore une fois ou deux.

Lorsqu'ils quittèrent le silo, les deux hommes plaisantaient encore grassement sur la vision cocasse de ce nouveau corps tordu par les flammes et qui semblait les appeler d'un cri désespéré.

Ils mirent en route le container ultraléger en matériaux composites et le téléguidèrent adroitement sur le chemin boueux qui conduisait aux annexes de la clinique. L'engin avançait avec un léger sifflement, à peine perceptible dans le staccato incessant de la pluie. Débarrassé de sa charge, il semblait fredonner mezza voce une chansonnette de soulagement.

Norman se dit que les avancées technologiques de ce siècle étaient décidément de très bonnes choses et qu'il aimait vivre dans ce monde hyper sophistiqué. Il repensa une seconde au ronflement de l'incinérateur et regretta qu'il masquât le craquement des chairs qui se consumaient. Si en plus de l'image il avait eu le son, le spectacle eût été grandiose.

*États confédérés, district Sud de l'Arizona, Phoenix,
jeudi 16 septembre 2032*

La pluie ricochait depuis si longtemps sur les larges baies vitrées que l'idée même que le soleil puisse réapparaître semblait saugrenue. Depuis des semaines, maintenant, chaque jour ressemblait au précédent, comme dans un sinistre et inlassable rituel. Dans la salle d'attente, Lisbeth regardait ce ruissellement devenu habituel et qui tombait du ciel, semblable aux effets d'un chagrin démesuré. Elle soupira en croisant une nouvelle fois les jambes. Bon sang! Ça ne s'arrêterait donc jamais? Toute cette eau était à la fois, triste, désagréable et déprimante.

Consciente d'affubler constamment le phénomène des mêmes qualificatifs et de se répéter, elle soupira encore en jetant un coup d'œil impatient sur sa montre. Elle songea avec une pointe d'agacement que ses réflexions commençaient à ressembler à du radotage et l'idée lui déplut. Il était quinze heures quarante et cela faisait presque une heure que la patiente précédente était partie. Depuis, elle attendait en imaginant toutes sortes de réponses, de scénarios ou de promesses. Lisbeth Weatherly n'avait pourtant qu'une certitude : c'était fini pour elle. À quarante et un ans et après une multitude d'essais infructueux – comme le mot était bienvenu –, elle sentait que la messe était dite. Si elle était venue aujourd'hui à la demande de son médecin, c'était à l'évidence pour s'entendre dire que son aventure arrivait à sa fin.

Sur la table basse devant elle, une pile de magazines qui traitaient tous du même sujet semblait la narguer et lui rappeler son inaptitude à la plus élémentaire des vocations féminines.

Elle n'était pas seule dans la pièce; deux autres femmes attendaient. Très élégantes, toutes deux étaient enceintes. Elle estima qu'elles devaient avoir entre trente et trente-cinq ans. L'une était brune, l'autre blonde. Chacune parcourait une revue sans parler ni prêter la moindre attention aux deux autres. La brune caressait son gros ventre et arborait un petit sourire en coin qui semblait ne jamais devoir la quitter. Elle paraissait très heureuse et également très fière d'elle.

Lisbeth se leva, s'approcha de l'une des baies et posa sa main droite sur la vitre. Malgré le double vitrage, le verre était frais, un peu comme si les éléments extérieurs tentaient de s'introduire dans la pièce pour s'y abriter.

Elle trouva sa pensée un peu sotte et retourna s'asseoir.

En face d'elle, un miroir occupant presque toute la largeur du mur lui renvoya son image, celle d'une femme blonde aux yeux bleus et aux cheveux ondulés mi-longs. Une seule ridule verticale entre ses sourcils disait qu'elle n'était plus si jeune et qu'elle avait sans doute souffert. Son visage d'un ovale parfait, sans rides et empreint d'une certaine mélancolie, était d'une grande douceur.

Elle se demanda si ces qualificatifs étaient par trop complaisants et si elle était encore belle. En se forçant à un sourire un peu crispé, elle jugea que de se regarder, de s'observer ou de s'apprécier était totalement inutile puisque, finalement, on n'était jamais mieux perçu que par le regard des autres.

Elle jeta un coup d'œil furtif à ses voisines et dut convenir qu'à défaut d'être assurément jolies elles avaient pour elles un atout majeur, celui de leur jeunesse.

Après encore une dizaine de minutes à s'impatienter sur sa chaise, elle se décida à aller frapper à la porte du cabinet médical.

Une voix forte lui répondit aussitôt:

— Oui, entrez!

Assis derrière son superbe bureau, le docteur Harmon semblait absorbé par les documents qu'il tenait à la main. Il eut un regard distrait pour sa patiente et justifia son retard en quelques mots.

— Désolé de vous avoir tant fait attendre, madame Weatherly, mais j'ai un petit souci et je voulais absolument vérifier ce point avant de vous en parler.

Des yeux, Lisbeth fit un tour rapide de la pièce qu'elle connaissait bien et qui pourtant l'impressionnait toujours autant. Des meubles et des étagères, des accessoires et des bibelots, des couleurs et des matériaux, tout avait été choisi avec un goût raffiné. Cet univers sans fautes où prédominaient les tons pastel et un luxe

ostentatoire paraissait déplacé dans le simple bureau d'une clinique. Mais, à l'évidence, l'obstétricien aimait vivre dans l'opulence. « Dis-moi où tu vis et je te dirai qui tu es », songea-t-elle avant de répondre au médecin.

— Vous avez quelque chose de nouveau?

— En effet, et c'est pour cela que je vous ai proposé ce rendez-vous. Depuis combien de temps nous voyons-nous?

— Cinq ans, je pense.

— C'est exact, et à combien d'essais en sommes-nous?

Excédée par sa longue attente qu'elle savait inutile, Lisbeth eut envie de rétorquer: « Vous le savez mieux que moi, puisque vous avez mon dossier sous les yeux! » Mais sa réserve naturelle le lui interdit. Elle laissa tomber d'un ton désabusé :

— Six ou sept, je pense... Je ne sais plus exactement. À un certain moment, j'ai arrêté de compter.

— Huit. Nous avons déjà pratiqué exactement huit fécondations in vitro. C'est beaucoup. Sans votre insistance...

Elle savait déjà tout cela, et aussi que son « insistance » avait quelquefois agacé le bon docteur Harmon, beaucoup plus soucieux de soigner ses bonnes statistiques que de satisfaire l'entêtement d'une cliente particulièrement difficile à traiter.

Elle le regarda d'un air détaché. Au cours des cinq dernières années, il n'avait pas pris une ride. C'était un bel homme brun, élancé, au visage fin, aux cheveux légèrement bouclés et un peu grisonnants qui affirmaient son charme. Il semblait toujours très sûr de lui, exactement comme s'il était capable de gérer n'importe quelle situation. L'aréopage de femmes argentées qui l'entouraient venait autant le voir pour des soins réels que pour le plaisir d'être suivies par lui. Quel âge pouvait-il avoir? La quarantaine, peut-être.

Sa clinique représentait le modèle type des établissements huppés où l'argent était la seule clé susceptible d'ouvrir toutes les portes et de faire sauter tous les interdits.

Après les cinq premiers échecs, devant les réticences d'Harmon, c'était Phil qui avait trouvé le moyen de poursuivre l'expérience. Il l'avait fait comme toutes les fois où apparaissait un problème, en posant une liasse de billets verts sur la table. Son mari répétait à l'envi que c'était facile de tout résoudre; il suffisait de connaître le prix du problème pour trouver la solution.

Le docteur Harmon avait été sensible à l'argument, mais noblesse oblige, en émettant toutefois quelques réserves.

— N'oubliez pas que, même en faisant tout mon possible, je ne peux rien vous promettre. Les progrès dans ce domaine sont indéniables, mais la nature reste la nature. C'est elle qui dicte sa loi.

Le beau docteur n'avait nul besoin de la clientèle des Weatherly, mais un tel paquet de billets se refusait-il? C'eût été à proprement parler indécent et cela serait allé indubitablement contre sa déontologie très personnelle par rapport à l'argent. Si, vu l'âge déjà avancé de sa patiente, il avait eu dès le début des doutes sur ses chances de réussite, il avait néanmoins mis un temps de côté ses hésitations.

Ce n'avait été qu'après les quatre premières années et les échecs successifs qu'il avait jugé cette affaire sérieusement dérangeante. Dans un milieu où tous les coups bas étaient permis et où l'information circulait à grande vitesse, de persister pouvait être considéré comme une preuve d'incompétence. Il n'en fallait pas beaucoup plus pour ruiner une réputation et nuire à la bonne marche de ses affaires.

Au fil des années et de leurs nombreuses entrevues, Lisbeth avait pu observer l'évolution des états d'âme de

l'excellent docteur et elle ne se faisait plus d'illusions depuis belle lurette. En revoyant toutes les tentatives effectuées et toutes les contraintes qu'elle s'était imposées pour un résultat désespérément nul, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle repensa à la quantité d'examens qu'elle avait subis, aux échographies, aux injections d'hormones, aux ponctions et à cette aiguille, cette aiguille qui violait son intimité et fouillait son vagin à la recherche de follicules et d'ovocytes.

Elle se souvint de ces moments pénibles où elle était allongée, jambes écartées, attendant, passive, qu'on ait puisé en elle de la matière pour engendrer. Lisbeth Weatherly n'était alors qu'un réceptacle, un corps impudiquement livré à des mains étrangères, sans autre droit que celui de subir en espérant. Plus d'une fois elle avait demandé à son mari de la laisser tranquille, de mettre un terme à la pression qu'il exerçait presque quotidiennement sur elle. Elle se sentait lasse, épuisée par tant d'acharnement. Mais lui ne cédait pas. Avoir un enfant, un garçon, était devenu son principal objectif.

C'était un homme qui réussissait tout ce qu'il entreprenait et qui ne cessait d'entreprendre. Elle s'était souvent demandé s'il était plus motivé par le besoin incessant d'avoir des projets que par la soif de les mener à leur accomplissement. Peut-être, après tout, la réussite et la prise de risques lui procuraient-elles la même griserie, la même exaltation.

Une autre question lui revenait de façon récurrente, nonobstant leurs quinze années de vie commune; Phil l'avait-il jamais vraiment aimée? S'il lui avait parlé d'amour avant leur mariage, il avait ensuite rapidement oublié toute tendresse, se contentant de la posséder brutalement dans le seul but, semblait-il, d'assurer sa descendance, sans lui consentir pour autant quelque marque d'affection que ce soit.

« Je t'aime... » Elle avait longtemps attendu vainement ces mots magiques que tous les amoureux de la terre savaient pourtant se dire. En désespoir de cause, elle s'était résignée. Leur couple était alors entré dans une sorte de routine exaspérante dont la seule finalité semblait être la procréation. Sans pouvoir s'expliquer vraiment l'attitude déroutante de son mari, elle en avait conclu qu'il avait trouvé en elle l'épouse soumise et dépendante qu'il souhaitait, quelqu'un qui ne contesterait jamais ses décisions et qui saurait rester à sa place, c'est-à-dire dans son ombre.

Peu après leur mariage, il avait voulu un enfant. Il justifiait alors ce désir par leur différence d'âge. Malheureusement, la grossesse tant espérée n'était pas venue et, après deux fausses couches, ils avaient dû en passer par la clinique d'Harmon. Quand, après trois années de souffrances et de désillusions, elle l'avait supplié de renoncer, il s'était fâché et avait refusé d'accepter la situation. Il l'avait obligée à continuer et à subir de nouvelles FIV.

À ce seul souvenir, elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer. Elle songea à sa mère qui lui disait que, quoi qu'on fît, les femmes seraient toujours brimées et contraintes. Même si, en 2032, les choses étaient sans doute différentes, la prédominance malsaine du sexe dit fort demeurait; il était assez évident que son mari entendait en jouer et qu'il y réussissait pleinement.

Lisbeth avait plusieurs fois songé à divorcer, mais elle se sentait démunie, sans courage, sans volonté. Chaque fois, elle avait renoncé avant même d'oser en parler.

Elle avait souvent pensé être responsable de son sort, comme quelqu'un qui se laisse conduire ou éconduire en subissant jour après jour sans résister. Cet atavisme déroutant et malsain lui collait à la peau comme une malédiction inéluctable. Malgré cette prise de conscience, indécise, elle continuait de subir.

Pourtant, année après année, la lassitude avait finalement fait son chemin et l'avait conduite sur la voie de la révolte. Écœurée autant par la conduite machiste de son mari que par sa propre faiblesse, elle avait enfin décidé de se rebeller et de fuir ce couple qui n'en était plus un.

— Vous ne vous asseyez pas?

La voix un peu sèche d'Harmon avait claqué, la ramenant brutalement à la réalité.

Pour la toute première fois depuis qu'elle le connaîtait, elle détestait sa voix, cassante et autoritaire, presque militaire. Aujourd'hui, qu'y avait-il de changé dans cette voix? Rien, sans doute, mais, tout simplement, à présent, elle ne la supportait plus. C'était un peu comme si elle lui découvrait soudain des intonations déplaisantes qui lui étaient jusque-là inconnues.

Elle répliqua vivement:

— À quoi bon? Je sais ce que vous allez me dire et ça tombe plutôt bien, parce que moi aussi j'en ai assez! C'est terminé, fini! J'ai décidé d'arrêter définitivement ces interventions stériles. Finalement, ce rendez-vous arrive à point pour que nous mettions les choses au clair.

Harmon se cala dans son siège, visiblement surpris par l'hostilité déclarée et inattendue de son interlocutrice qu'il semblait découvrir après l'avoir pourtant auscultée pendant plusieurs années. Il resta un court instant silencieux, les yeux mi-clos et les mains jointes sous son nez, exactement comme s'il priaît.

— Qu'en pense votre mari? demanda-t-il en paraissant se réveiller.

— Il n'est pas encore au courant de ma décision.

— Je vois... Peut-être est-il inutile de l'en informer.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Moi si, madame Weatherly. Vous êtes enceinte.

Lisbeth resta une seconde interdite. Elle chercha la

confirmation du mot magique dans le regard du gynécologue. Cette phrase qu'elle avait tant espérée et qui à présent la désespérait, pourquoi fallait-il qu'elle l'entende ce jour-là, justement au moment où elle avait finalement réussi à se libérer en décidant de quitter son mari?

Elle se laissa tomber sur le fauteuil placé devant le bureau et éclata en sanglots.

Le médecin attendit quelques secondes, perplexe. Ses yeux d'un gris presque minéral restèrent fixés sur cette femme qui montrait ouvertement pour la première fois un signe de faiblesse. Pendant des années, elle avait tout enduré, tout supporté avec un stoïcisme remarquable et, aujourd'hui, enfin arrivée au terme de ses efforts elle lâchait prise. Il supposa que c'était normal, bien que ses larmes ressemblaient plus à la manifestation d'un désarroi qu'à la libération d'une tension nerveuse. Il s'était d'ailleurs souvent demandé comment elle avait pu persévéérer aussi longtemps malgré ses nombreuses déceptions.

Pourtant, au fond de lui, il connaissait la réponse, car son expérience lui avait appris une chose essentielle, à savoir que les femmes étaient bien plus fortes et courageuses que les hommes.

Il toussota doucement dans sa main. Lisbeth fouilla son sac et en sortit un mouchoir. En essuyant maladroitement ses larmes, elle bredouilla, confuse :

— Excusez-moi. Je suis désolée.
— Ne vous excusez pas, madame Weatherly, je comprends votre émotion. Nous, médecins, sommes habitués à ce genre de réactions. Après tant d'années, je comprends que ça doit être un grand soulagement, comme une vraie libération, en quelque sorte.

Elle le regarda en soupirant. Après une courte hésitation, au lieu de le détromper, elle confirma d'une voix lasse :

— Vous avez raison, docteur. Après tout ce que j'ai

enduré, cette nouvelle que je n'attendais plus... comment dire... me bouleverse.

— Vous ne vous étiez rendu compte de rien? Votre cycle n'est-il pas perturbé? Vous n'avez pas eu de vomissements?

— En raison de tous les examens que j'ai subis, mon cycle était devenu irrégulier. Dernièrement, je n'ai eu que quelques étourdissements, et seulement le matin. Rien qui puisse me laisser imaginer...

— Bon, maintenant, vous ne devez plus songer qu'à votre grossesse. Je dois quand même vous prévenir, il peut y avoir quelques problèmes.

Rattrapée par la réalité, Lisbeth se redressa, soudain inquiète.

— Des problèmes? De quel ordre?

Le gynécologue toussota une nouvelle fois avant de s'expliquer. Il allait devoir user de psychologie. Heureusement, il excellait dans ce domaine.

— Voilà. Dans les cas de fécondation in vitro, des grossesses multiples peuvent survenir.

— Ça, je le savais déjà. Vous me l'avez expliqué il y a cinq ans. Je connaissais parfaitement le risque et je m'y suis préparée.

— Bien sûr, mais ceci n'est que l'un des risques possibles. Dans votre cas, il ne s'agit pas de ça. Nous avons vérifié et il n'y a qu'un embryon. À présent, dès le premier mois, nous pouvons déterminer les grossesses multiples ou gémellaires grâce à la mesure précise du taux sérique de l'hormone HCG.

— De quels autres problèmes me parlez-vous, alors?

Après un profond raclement de gorge pour s'éclaircir la voix, le praticien reprit:

— Il s'agit de l'évolution même du fœtus, de sa croissance, de son développement. Pour résumer, de sa santé, si vous préférez.

— Je ne comprends pas. Pourriez-vous être plus précis?

— En fait, votre condition, si j'ose dire, présente des risques pour l'enfant.

— Mais, enfin, de quelle condition parlez-vous?

Harmon hésita avant de lâcher le mot que la plupart des femmes détestaient. Il se décida en évitant le regard bleu ciel de son interlocutrice.

— En premier lieu, il s'agit de votre âge.

— Mon âge? Depuis quand mon âge est-il un problème?

— Mais depuis le début. Enfin, le problème s'est présenté plus précisément après les trois premières années et les échecs qui ont suivi.

— Pourtant, vous avez poursuivi malgré ces échecs, comme si ma condition n'avait que peu d'importance, me semble-t-il.

— Vous savez très bien ce qu'il en est. N'eût été votre insistance...

— Celle de mon mari, vous voulez dire!

— Peu importe qui de vous deux désirait le plus cette grossesse, mais, si à présent vous voulez la poursuivre normalement, vous allez devoir vous astreindre à une surveillance particulière et...

— Et...

— Et peut-être envisager d'accepter une démarche un peu particulière.

— Je ne vous comprends pas. De quoi voulez-vous parler? Le repos et une surveillance médicale rigoureuse ne suffisent-ils pas?

— La prophylaxie sera indispensable, mais pas forcément suffisante. Je vais être plus clair. Dans le cas des grossesses à risques comme la vôtre, il existe un processus bien précis qui permet de limiter et souvent d'éviter les problèmes éventuels, disons à titre de précaution.

Lisbeth chercha les yeux enchanteurs du médecin et une pensée saugrenue lui traversa fugitivement l'esprit. Combien de femmes avaient cédé à ces yeux-là? Mais le regard gris s'était enfui et vagabondait, semblait-il, vers d'autres horizons. Sans ajouter un mot, elle attendit que le gynécologue revienne mentalement dans son bureau. Ce ne fut qu'après une longue minute que le spécialiste de la fécondation in vitro, le magicien des grossesses à retardement, le virtuose des cas désespérés sembla retrouver ses esprits ainsi que son fauteuil de cuir fauve. Il reprit d'une voix doucereuse :

— Il existe un endroit qui vous assurerait, ainsi qu'à votre enfant, un avenir sans soucis. Pour lui, ce serait une assurance-vie, en quelque sorte.

Elle entendait pour la première fois parler de son enfant, d'un petit être qui, bien que n'ayant encore aucune existence légale, s'imposait pourtant à elle comme une réalité. À cette idée, et en sentant les battements de son cœur s'accélérer, elle comprit qu'elle était déjà presque mère. Elle répondit calmement :

— Je vous écoute.

— C'est un établissement privé implanté en Californie. En fait, il s'agit d'un endroit un peu hors normes. Il se trouve que son directeur est un ami. Si vous êtes d'accord, votre mari et vous, nous pouvons prendre contact avec cet établissement et amorcer le protocole.

— Quel protocole?

— Il s'appelle *Creator*. C'est un système un peu spécial qui a déjà fait ses preuves, mais je vais tout vous expliquer en détail. Toutefois, avant que nous ne nous engagions dans ce sens, il est impératif que j'aie également l'assentiment de votre époux.

— Si c'est pour le bien du bébé, je pense qu'il n'y aura pas de problème; vous aurez son accord, j'en suis certaine.

— Bien, mais il y a aussi un autre point un peu délicat. Je n'aime pas trop aborder ces choses-là, mais c'est toutefois nécessaire.

Avant même qu'il n'explicite ce *point délicat*, Lisbeth savait déjà de quoi il serait question. Il suffisait d'un regard périphérique dans le bureau pour comprendre comment tout ça fonctionnait. Elle aurait pu aider le médecin, visiblement gêné, mais elle préféra le regarder se dépêtrer dans ses circonvolutions verbales.

— Voyez-vous, madame Weatherly, c'est un processus très technique, très particulier et, qui plus est, interdit par une loi appelée loi d'éthique. Cela signifie que ceux qui gèrent ce genre de dossiers prennent d'énormes risques.

— Ce qui sous-entend...

— Que, dans ce type d'affaires, il faut toujours considérer le facteur humain.

— Qui serait de quel ordre?

— Assez élevé.

— Et comment un facteur humain assez élevé se mesure-t-il?

— À la hauteur des risques encourus.

— Et l'estimation de ces risques serait de...

— Cent mille dollars... environ.

Elle le fixa sans sourciller, persuadée que le docteur Harmon possédait une énorme fortune personnelle. Traiter des cas complexes, ou même désespérés, se révélait assurément très lucratif.

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu le montant exorbitant du *point délicat* et demanda :

— Pouvez-vous m'expliquer exactement la nature de ce... protocole?

— Bien sûr. Commençons par le commencement. Nous avons à présent décodé à cent pour cent le génome humain. Ce décryptage nous permet de déterminer

rapidement les diverses maladies qui nous attendent. Grâce à ces informations, nous avons donc la possibilité d'anticiper l'inéluctable en adoptant des mesures préventives contre certaines pathologies. Vous me suivez?

— Je n'en suis pas sûre.

— Je vais essayer d'être plus clair. Il s'avère que nous pouvons prédire immédiatement, presque avec certitude, quelles seront les affections qui atteindront ultérieurement les différents fœtus dès la lecture de leur code génétique, donc bien avant la naissance.

— Vous voulez dire que vous savez déjà quelles maladies risquent plus tard de toucher mon enfant?

— Exactement.

— Lesquelles?

— Une, en particulier...

— Laquelle?

— La maladie de Kromsky.

Le sang de Lisbeth se glaça. Elle avait entendu parler de cette maladie découverte depuis une dizaine d'années et, sans en connaître l'exacte nature, elle savait néanmoins qu'il s'agissait d'un syndrome très grave. La gorge serrée, elle demanda dans un filet de voix:

— Puisque nous le savons, que pouvons-nous faire?

— Je vais vous l'expliquer.